

Les critiques d'art en ont de bonnes. Il paraît qu'une œuvre peut lasser « à force de solide métier ». Cependant, la technique à grands traits comme le genre fini réclament un métier aussi nécessaire à résumer qu'à décrire.

Comment, sans métier, Henri Gillard arriverait-il à nous intéresser, sans nous fatiguer, aux quelque soixante vues de montagne, exposées à la Salle Muret, à Lausanne, jusqu'au 18 juillet ? Il nous est arrivé, en présence d'autres séries de vues alpines, d'être hésitant, devant un talent qui ne s'imposait pas d'emblée. Mais ici la montagne parle avec des accents qui ne trompent point.

Dans nos vallées, Gillard ne choisit ni le village pittoresque, ni la scène pastorale, où succombe l'amateur ; il ne déniche pas non plus ces coins privilégiés au cachet séduisant ; il plante son cheval devant les pics ou plonge le regard dans les longues perspectives lacustres. Son programme rappelle donc celui de Hodler. Extrêmement hardi, il ne craint pas d'affronter de près un cirque rocheux. Ce voyant, on éprouve un moment d'appréhension, vite dissipé devant le résultat.

Prononcer à son propos le nom d'Hodler, c'est marquer l'envergure de son œuvre. Cependant plus colorée que celle de Hodler, sa peinture ne se limite pas à construire ; s'il garde les traits essentiels des sommets, chez lui les structures n'émergent pas seules et triomphantes ; s'il ne recopie pas la nature, il lui laisse cependant son authenticité et sa solidité ; il met une sourdine à sa rudesse en la faisant rayonner. Sa montagne est glorieuse, autant par sa lumière que par sa hardiesse et sa musculature.

Ainsi, dans ses grandes toiles, on voit une *Dent d'Hérens* s'élever plus comme une vision radieuse que comme un géant, prise qu'elle est dans un bleu incisif. Ailleurs, le même bleu dru nuit à l'élanement du Cervin. Mais dans les toiles plus petites, un jour plus nuancé produit des effets plus variés. Les escarpements s'associent à des fonds laiteux, le ciel concerte avec un élément du premier plan, une atmosphère générale s'établit. Parmi les toiles où l'éclairage se règle maintenant à propos, citons la *Dent d'Oche vue de Grandvaux*, avec son harmonie vibrante de bleus, et *Léman dans la brume*, qui se résume en un miroir léger aux bords frangés par la côte.

Le pinceau qui taille une montagne avec force, c'est celui de Ruan, notant la chute des rochers et l'éclat des neiges avec la palpitation intérieure de la montagne. Malgré moi, le *Léman de Grandvaux* me ramène à Hodler : cette haute draperie aérienne d'un bleu fervent, se déchirant horizontalement en fentes lumineuses qui redoublent la ligne du Jura lointain, c'est inconsciemment ou non, une interprétation très souple du « parallélisme » de Hodler.

En somme, une exposition qui fait méditer.

J. Nidegger